

ARIANE
BOIS

ROMAN



L'île

aux

enfants


CHARLESTON
POCHE

L'HISTOIRE D'UNE QUÊTE DES ORIGINES ET D'UNE RÉSILIENCE, PORTÉE PAR UN GRAND SOUFFLE ROMANESQUE.

Pauline, six ans, et sa petite sœur Clémence coulent des jours heureux sur l'île qui les a vues naître, La Réunion. Un matin de 1963, elles sont kidnappées et embarquées de force dans un avion pour la métropole. À Guéret, dans la Creuse, elles sont séparées.

1998 : quelques phrases à la radio rouvrent de vieilles blessures. Frappée par le silence dans lequel est murée sa mère, Caroline, jeune journaliste, décide d'enquêter et s'envole pour La Réunion, où elle découvre peu à peu les détails d'un mensonge d'État.

À travers l'évocation de l'enlèvement méconnu d'au moins deux mille enfants réunionnais entre 1963 et 1982, dans le but de repeupler des départements sinistrés de la métropole, Ariane Bois raconte le destin de deux générations de femmes victimes de l'arbitraire et du secret.

Ariane Bois est romancière, grand reporter et critique littéraire. Récompensée par de nombreux prix littéraires, elle est l'auteure entre autres de Et le jour pour eux sera comme la nuit (Ramsay, 2009), Dakota Song (Belfond, 2017), L'Amour au temps des éléphants (Belfond, 2020).

Prix littéraire des jeunes Européens 2020

Finaliste du Prix des maisons de la presse 2021

TEXTE INTÉGRAL - ÉDITION LIMITÉE
COUVERTURE © MANON BUCCIARELLI
ISBN : 978-2-36812-946-3
PRIX TTC FRANCE : 8,90 €
RAYON : LITTÉRATURE FRANÇAISE




CHARLESTON
POCHE

De la même auteure, aux éditions Charleston :

Le Gardien de nos frères, 2018

Sans oublier, 2019

Dakota Song, 2021

L'Amour au temps des éléphants, 2022

Le Monde d'Hannah, 2022

© Belfond, un département de place des éditeurs, 2019

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-946-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston).

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de

notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande

attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier

issu de forêts gérées durablement.

Ariane Bois

L'ÎLE AUX ENFANTS

Roman

Belfond

« Au commencement, nous sommes des enfants imaginant des fantômes qui nous effraient.

Peu à peu, au cours de nos longues vies, nous devenons nous-mêmes ces fantômes hantant les paysages perdus de notre enfance. »

Joyce Carol Oates

« Un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir. »

Aimé Césaire

PREMIÈRE PARTIE

3 novembre 1963

— **A**h non ! À mon tour de jouer avec la toupie, proteste Clémence.

La petite tend une main impérieuse vers le jouet que sa sœur a fabriqué avec une graine de litchi et une allumette.

— Avance, plutôt : cette fois, je ne te porterai pas, répond celle-ci d'un air faussement sévère.

Pauline ne peut rien refuser à Clémence, c'est ainsi depuis sa naissance.

Comme chaque jour, les fillettes cheminent vers la rivière du Mât avec leurs seaux vides. Aller chercher l'eau, la rapporter sans renverser une goutte, voilà leur tâche. À la case, tout le monde travaille. Leur père coupe la canne à sucre à grands coups de sabre partout dans l'île, ne revenant que le dimanche, et en pleine saison seulement une fois par mois. À chacun de ses retours, ses mains calleuses chatouillent les filles en guise de bonjour ; et le soir, à la lueur de la lampe à pétrole, leur mère veille tard à ôter les échardes et les dards qui s'y sont nichés. Papa

parle fort, aime son « rhum arrangé¹ » et dévore son assiette avant d'en réclamer une autre. C'est en tout cas l'impression des filles, qui adorent jouer sur ses genoux ou grimper sur son dos en le suppliant de « faire le cheval ».

Leur mère s'emploie comme blanchisseuse chez les riches, quand sa santé le lui permet. « Monmon », comme on l'appelle, respire mal, reste souvent couchée dans le noir, si frêle que son corps bosselle à peine la nasse lui servant de lit. Même ici, dans les Hauts, où l'air est plus frais, plus sain, elle cherche l'oxygène tel un poisson échoué au bord de la rivière. Elle se trouve à l'hôpital depuis deux semaines. Quand elle s'était plainte de maux de ventre, Pauline et Clémence avaient espéré qu'elle reviendrait avec un bébé, comme les voisines, mais le médecin avait tordu le nez, prononcé un drôle de mot, « péritonite », avant d'aller chercher une ambulance. Depuis, les filles attendent leur mère.

Par chance, il y a Gramoune, leur grand-mère, avec son visage altier raviné de rides, sa tête auréolée d'une opale noueuse qu'elle relève sur son cou, et l'odeur de beignets dont elle semble se parfumer. En cette heure, elle doit trier le riz, composer les marmites du repas du soir dans la cour, le cœur de la maison. Ce cœur s'étend au potager, où des poules et des chèvres vivent en gentils serviteurs. Aux rares moments où leur Gramoune ne s'affaire pas, elle emmène les gamines prier saint Expédit. La Réunion fourmille de petits oratoires rouges édifiés en son honneur, garnis de fleurs artificielles

1. Une préparation à base de rhum dans laquelle on fait macérer fruits, feuilles ou graines.

et d'ex-voto. On vient demander au saint un mari, un travail, un bébé ou qu'une mère époumonée retrouve la santé et revienne à la maison.

Aujourd'hui, Pauline et Clémence vont veiller à rapporter assez d'eau. Hier soir, quand la nuit s'est abattue avec sa rapidité d'ici, la famille Rivière s'est rendue à un bal-mariage. Une invitation attendue par tous. On avait dansé en rond, même Mémé Gramoune au son du sega et du maloya¹. Les adultes avaient beaucoup bu, s'étaient frottés les uns aux autres avec ce qui ressemblait à de la férocité. Les enfants n'en perdaient pas une miette de beignets de banane. On fêtait la fin de la pluie, un prétexte, mais c'est un fait, il avait plu une semaine d'affilée et, même en ces premiers jours de novembre, c'est-à-dire en plein été², c'était inhabituel. Au début, les averses diluviennes étaient les bienvenues, les enfants couraient joyeusement, se lavaient sous les gouttières, jouaient avec les grosses gouttes d'argent, mais quand les nuages explosaient dans le ciel, un déluge s'abattait sur les maisons, s'infiltrait sous les toits, inondait les pièces, et la malédiction commençait. La pluie formait un mur, une masse qui cognait inlassablement contre le toit de la case. La terre entière semblait hurler de terreur. La famille se retranchait à l'intérieur, épouvantée par ce fracas ruisselant, à l'affût du moindre craquement suspect. Quand la case tremblait, on craignait un phénomène pareil aux coulées de lave : on avait

1. Musique héritée des chants des esclaves. Le sega est une fusion de différentes musiques de La Réunion et des îles voisines.

2. Dans l'hémisphère Sud, les saisons sont inversées. Il n'y a que deux saisons à La Réunion, l'été et l'hiver australs.

vu des maisons s'effondrer d'un coup. Et pourtant, tout cela n'était rien comparé aux cyclones. Ceux-ci étaient chez eux sur l'île et, quand ils s'invitaient, il fallait se cacher, s'agripper au lit et affronter l'ogre. Sous le choc, les arbres s'arrachaient à la terre dans un vacarme atroce. Chaque cyclone, disait-on par ici, cachait un esprit malveillant envoyé pour punir les hommes.

La dernière fois, la case avait tenu par miracle au milieu des citronniers et des bananiers. Quand ils étaient sortis, le sol fumait à cause de l'humidité. Le manguier dans la cour paraissait nu, déshabillé de ses feuilles, de ses fruits, qui la veille encore semblaient supplier qu'on les cueille pour soulager les branches qui pliaient sous leur poids.

— Dis, on la voit quand, Monmon ?

— Bientôt, ne t'inquiète pas.

En réalité, Pauline n'en sait rien, c'est une affaire de grands. Mais elle rassure sa cadette et la distrait comme elle peut. À la rivière, la plus large de l'île, où d'autres enfants s'éclaboussent dans l'eau si claire, c'est facile. On pêche avec un clou en guise d'hameçon, on s'amuse à faire des ricochets ou à titiller les sensibles, ces plantes timides, d'un rose pâle, qui poussent au bord des routes et se rétractent sous les doigts. Quand la faim les tenaille, les filles se jettent sur les litchis. Leur chair tendre et douceuse dégouline alors sur le menton, délice à renouveler jusqu'à ce que le ventre crie grâce. Aujourd'hui, Pauline en a avalé une trentaine, son record. Elle l'ignore, mais il lui faudra attendre des décennies avant de sentir à nouveau la pulpe de ce fruit tapisser son palais. Car

de ce 3 novembre 1963 date leur dernier moment d'innocence, le « temps d'avant ».

— Allez, on doit vraiment y aller, s'énerve Pauline. Soulève ton seau et fais bien attention !

Le retour est toujours plus pénible, avec l'anse en fer qui blesse les paumes et le soleil blanc qui brûle les épaules. Dans l'après-midi phosphorescent, les cheveux de Pauline semblent crépiter. On la remarque de loin, cette cafrine¹, noire d'origine, mais héritière d'une peau pain d'épice ambrée léguée par quelque ancêtre blanc, avec son sourire en étendard, ses yeux à l'iris vert mousse moiré et d'in vraisemblables cheveux crépus aux boucles couleur maïs tressautant à chaque mouvement. « La fille Rivière, elle ira loin », murmurait-on sur son passage. Clémence, à la peau cuivrée, au visage rond et poupin, à la chevelure semblable à de la laine emmêlée, laissait plus indifférent.

Soudain, sur la route bordée d'hibiscus rouges, Pauline perçoit un bruit de moteur caractéristique qui se rapproche. Elle crie à sa sœur de se cacher, mais devant elle Clémence poursuit sa route, chantonne sans l'entendre. Dissimulée derrière un arbre, pétrifiée, Pauline se met alors à trembler. Cette voiture, c'est la 2 CV camionnette rouge, dite *loto rouz*², celle dont tout le monde dans l'île sait qu'il ne faut pas s'approcher, comme si elle était hantée.

— Clémence !

La camionnette ralentit à hauteur de la petite, une portière s'ouvre, un bras musclé l'arrache à la terre, en faisant valser son seau dans une gerbe

1. Fille ou femme noire de type africain à La Réunion.

2. L'auto rouge.

d'eau. Un homme sort de l'habitacle et jette sa proie à l'arrière du véhicule.

Effrayée mais prête à tout pour sauver sa sœur, Pauline quitte son abri. Une femme, une zoreille¹ à en juger par ses habits impeccables, l'interpelle :

— Bonjour, toi, *koman i lé*² ?

Tiens, l'inconnue sait le créole, mais les sonorités paraissent différentes, les lettres roulent dans la gorge de façon bizarre.

Elle fait un pas, puis deux, et le garde-chasse – c'est lui, elle le reconnaît – la saisit aux épaules, la pousse à l'intérieur, en refermant presque la portière sur elle. Piégée comme libellule dans un bocal. En pleurs, Clémence s'accroche à sa sœur, effrayée par la brutalité du type et les rugissements poussifs de la camionnette – c'est leur premier voyage en voiture. Derrière la vitre latérale, Pauline voit des cases défiler, mais aussi des maisons blanches ou pastel, aussi élégantes que leurs varangues. Elle crierait si sa gorge n'était pas si sèche. À un moment, l'automobile ralentit, stoppe, sa portière arrière s'ouvre, et l'homme enfourne à l'intérieur un autre enfant tenant un cerf-volant en feuille de coco. Tétanisé, le petit malbar³ se blottit contre elles. Bientôt, une odeur de pipi émane de lui. Écœurée par ce remugle, chahutée par les virages de la route, Pauline sent la nausée l'envahir. À côté d'elle, le petit corps de Clémence vibre et son haleine tiède lui souffle au visage.

Où les emmène-t-on ?

1. Personne de type métropolitain à La Réunion.

2. Comment ça va ?

3. Descendant d'Indien à La Réunion.

Jamais, paraît-il, on ne revoit les enfants capturés par la voiture rouge...

Foyer Marie-Poittevin.

Quand Pauline et Clémence descendent de la voiture en flageolant, des bonnes sœurs tout de blanc vêtues les accueillent en souriant. Elles ouvrent les bras, et on dirait des ailes.

D'abord l'imposant bâtiment, puis cette cour encore plus vaste, où des dizaines d'enfants de toutes les couleurs s'égaillent, jouent aux billes, au ballon. Des Noirs, des Blancs, des Indiens, autant de gosses que de noix de coco !

Après le « réfectoire », comme l'appellent les religieuses, on leur montre l'immense pièce barrée de petits lits en fer, le « dortoir », aux fenêtres ouvertes. Dehors, l'air exhale la fumée de bois comme à la maison, et l'on entend même les roues des charrettes grincer sur la route, mais tout semble ici bizarre, étranger.

— Elle est bien mignonne, la petite. Quel âge a-t-elle ?

La sœur a une verrue au-dessus de la lèvre que Pauline voudrait arracher.

— Six ans, c'est ma sœur.

Pourquoi a-t-elle menti ainsi ? Sa sœur a quatre ans, deux de moins qu'elle. Sa mère le leur répétait avec force : elles n'étaient plus des bébés. Instinctivement, elle s'est dit que vieillir Clémence la protégerait davantage, mais de quel danger ?

— Dis, tu sais combien de temps on va rester là ? demande Pauline à une fillette.

Celle-ci hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Moi, ça fait depuis au moins dix dodos. La sœur dit que nous sommes en vacances, dans une colonie...

Pauline s'interroge : que peut bien être une « colonie » ? Elle n'a jamais quitté sa case, la ravine¹, jamais même fréquenté l'école. La nuit tombée, dans ce lit étrange qui couine quand elle se retourne, entre deux accès de peur, elle réfléchit aux raisons de leur séjour ici. Est-ce pour la punir de son agitation continuelle ? La fillette, c'est vrai, ne tient pas en place, monte sur les murets, escalade les arbres, disparaît dans les champs de maïs, comme si elle était poursuivie par une armée de fourmis rouges ! « Elle a du piment dans les veines », disait-on. Son père ou sa grand-mère menaçaient toujours de lui « épilucher » les fesses à coups de ceinture, mais on ne touchait pas à la marmaille chez les Rivière, à la différence de chez les voisins, qui à la moindre bêtise faisaient asseoir leur fils à genoux sur une branche. Un châtiment qui lui valait de gros bleus sur les jambes.

Peut-être tout cela avait-il un lien avec la visite d'une dame à la case la semaine précédente. On venait rarement chez eux, et jamais en voiture, ni si bien habillé. Accompagnée d'un *boug*², la femme avait même apporté des cadeaux ! Une poupée pour Clémence et une boîte musicale à l'intention de Pauline. Depuis, les filles s'endormaient avec leurs trésors bien serrés sur leur poitrine.

1. Ravine : lit d'une rivière, d'un torrent, au bord duquel peut s'installer une partie de la population – les plus démunis.

2. Homme.

L'étrange dame avait posé une multitude de questions à ses parents, voulu regarder le lit, le garde-manger et même inspecté les toilettes dehors ! Leur grand-mère semblait contrariée, furieuse même. D'un geste impérieux, elle les avait envoyées jouer chez le voisin avec les poussins, ce qu'elle ne leur permettait pas d'habitude. Quand elles étaient rentrées, les mains couvertes de fientes et de duvet tendre d'oisillons, Gramoune s'essuyait les yeux en baissant la tête. Pauline ne l'avait jamais vue pleurer, même quand Grand-père s'était effondré d'un coup dans la cour, en allant cueillir son avocat du matin sur l'arbre.

Pauline ne trouve le sommeil que lorsque le corps chaud de sa sœur se glisse près d'elle.

Au foyer, malgré les nuits agitées de questions insolubles, les jours filent, rythmés par les jeux, les comptines, les leçons, et surtout les repas, copieux et savoureux, même si les sœurs interdisent de manger le riz ou le cari¹ avec les doigts, comme on le fait à la maison. Les deux sœurs se lâchent rarement la main. On les appelle « les Rivière », et cette impression de faire la paire les rassure un peu.

Un dimanche, les religieuses ont prévu une sortie à la mer. Une première pour les fillettes, qui la devinent avant de la voir, entendent son ressac avant de contempler ce bleu vertigineux scintillant d'une lumière qui semble jaillir des profondeurs. Tandis que sa sœur, la robe comiquement relevée sur les cuisses, s'égosille sur le rivage, Pauline saute dans le ventre blanc des vagues, savoure le goût du sel sur ses

1. Plat à base de tomates et de safran.

lèvres, scrute le ciel d'où des oiseaux fous piquent sur les flots, telle une pluie de plumes, au loin, là où la mer vire au noir profond. Au goûter, l'accompagnatrice raconte des histoires de dauphins, et tous les enfants surveillent les vagues, œillades bleues et blanches, pour tenter d'en apercevoir un. Mais rien que la frange d'écume ourlant la plage, la mer martelant les rochers noirs, le froissement du vent et les cocotiers dodelinant de la tête.

Ce sera une journée qu'elles chériront et conserveront dans leur cœur.

— Réveillez-vous, allez, debout. Aujourd'hui, nous avons une surprise !

Pauline ouvre les yeux à regret, quitte ce rêve où elle accompagnait son père à un combat de coqs. Les hommes, surexcités, hurlaient le nom de leur champion, et les animaux, encouragés ou affolés par les voix humaines, se jetaient l'un sur l'autre dans une fureur de plumes, de becs, de crêtes ensanglantées. Gramoune désapprouvait un tel spectacle pour une enfant, mais Pauline était subjuguée par la peur, la sauvagerie de la scène, mêlées à la joie d'accaparer son père, l'espace d'un moment.

— C'est une grande nouvelle, les enfants, vous avez de la chance. Vous allez partir en vacances en France !

Les enfants rassemblés dans le réfectoire se regardent, stupéfaits.

— Vous verrez la tour Eiffel, vous vous rendez compte ?

Clémence tire la manche de sa sœur.

— Dis, c'est où, la France ?

Pauline songe aux murs de la case où leur mère avait scotché des photos de monuments parisiens, l'Arc de triomphe, le Panthéon, les quais de Seine, à côté de publicités récupérées dans des vieux magazines, gondolées par le soleil ou la pluie, montrant des femmes à la peau pâle si maquillées qu'on les aurait dites peintes, évadées de quelque tableau de maître.

Pauline partage l'excitation générale, s'y coule, même si tout cela lui échappe, lui paraît irréel : qu'en diront Papa et Maman ? Pourquoi ne partent-ils pas tous ensemble ? Le monde semble soudain incompréhensible, sorti de ses gonds. Elle oscille entre un abattement qu'elle s'efforce de cacher à sa sœur et des accès de nervosité qui lui vrillent l'estomac. Autour d'elle, les enfants hurlent de joie.

— Moi, j'ai déjà une tata en France. Quand est-ce qu'on y va ?

L'après-midi même, chaque enfant reçoit un viatique sous la forme d'une petite valise bleue : robe blanche pour les filles, costume bleu marine avec un short pour les garçons, un pyjama, une brosse à dents, sans oublier des chaussures neuves ! La liesse est à son comble, la plupart n'ont connu que des vêtements rapiécés, les plus chanceux des habits du dimanche, mais élimés ou dépareillés. Chaque valise contient en outre un jouet, voiture miniature, peluche ou poupée. Les enfants non retenus pour le départ, privés donc de valisette, éclatent en sanglots. Pauline et Clémence ressentent de la fierté : elles font partie de l'aventure, elles ont été choisies.

Le soir, après les prières, on entonne « Ce n'est qu'un au revoir », et les sœurs distribuent des

*colodents*¹ au caramel. Dans l'obscurité, des dizaines d'enfants pétris d'innocence s'endorment en rêvant à Paris et à sa magie.

12 novembre 1963

« *Guette son zoli moulire*². »

Sœur Suzanne a raison. Avec sa robe immaculée, ses cheveux aux fils d'or qu'elle porte comme un casque, Pauline est ravissante. Les sœurs Rivière collent leur visage à la vitre du bus : le rouge de la terre, le jaune des fleurs, le bleu du ciel défilent et se surimposent comme dans un kaléidoscope. Partout des cases, mais ce n'est jamais la leur. Dehors, la nature ruisselle, déborde, les fougères arborescentes, les orchidées, la mousse forment un rideau qui les sépare de leur vie d'avant. Pauline hume l'air embaumé, l'odeur aigre des moisissures, le parfum des cannes à sucre charrié par le vent, comme si elle voulait emporter ces senteurs avec elle. Aux abords de la ville, les maisons se font plus grandes, somptueuses même, parées de jardins, de massifs de fleurs, de grilles chromées, de statues intimidantes, tout un monde qu'elles ne soupçonnaient pas.

— Regarde, regarde, un avion.

Les seuls entrevus auparavant volaient si haut qu'on ne savait jamais s'il s'agissait bien d'une Caravelle ou d'un oiseau. La montée de la passerelle, les hôtesse sanglées dans leur uniforme bleu marine,

1. Bonbons.

2. Regarde comme elle est bien mise (ou « bien habillée »), en créole.

la ceinture à attacher, tout cela les impressionne. Et au premier bruit des réacteurs, la peur se lit sur leur visage. L'accompagnateur, le pauvre bougre, peine à contenir les piailleries de trente gosses surexcités. On décolle, l'île glisse sous l'aile, le fuselage semble hésiter face à la masse du ciel, puis se cabre, craque, se débat dans un bruit assourdissant. Certains veulent se lever, quitter cette carlingue d'acier et de verre, rentrer chez eux.

— Regarde, Clémence, c'est magnifique, raisonne Pauline, qui aime les mots à rallonge, comme dit son papa.

Celle-ci grelotte, il fait froid dans la carlingue. Mais c'est vrai que c'est beau, l'île paraît un bijou sombre ceinturé de bleu, un disque d'onyx jeté dans l'océan.

Rassurés par la course tranquille de l'avion posé sur un matelas de nuages, certains garçons sont invités dans le cockpit : éblouis, ils en ressortent une cigarette en chocolat aux lèvres, cadeau du commandant farceur. Ils font mine de fumer, les voilà devenus des messieurs importants, habitués aux voyages, presque des hommes d'affaires. Les plus petits sautent de leur siège et chahutent dans le couloir. Certains sont rapidement malades et doivent utiliser les sacs en papier, sous les quolibets de leurs camarades. Escale à Madagascar, l'avion s'immobilise pour quelques heures, puis encore à Djibouti.

Peu à peu, le silence envahit l'appareil et le sommeil prend les petits dans ses rets. À côté de Pauline, un garçonnet nommé Mulot, d'après l'étiquette collée sur sa poitrine, s'endort, un filet de bave sur le menton. Ici ou là, les hôtes remontent

une couverture, ramassent une poupée, s'attendrissant sur leur cargaison juvénile. Pauline arpente le couloir une partie de la nuit. Comment imaginer la France, ce si grand pays, demain matin ?

Ils se serrent les uns contre les autres, du sommeil encore plein les yeux.

— Vous attendez en rangs et sagement, ordonne l'accompagnateur. Une tante va venir vous chercher.

Ladite tante a la peau blanche, des cheveux roux coupés au bob et un visage inconnu. Elle n'est évidemment pas de la famille, mais il faut la suivre. L'escalator est l'occasion d'une belle cavalcade, d'une mêlée de bras et de jambes acrobatique et même de quelques chutes. Personne n'a jugé utile de leur expliquer comment se tenir droit sur cet engin périlleux.

— File de gauche, file de droite.

Pauline pousse une Clémence hébétée quand l'animateur accroche son bras.

— Et celle-là ? Tu la mets où ?

— Ils verront bien à Guéret, répond la rousse à l'air préoccupé. On n'a pas le temps. Le convoi doit partir.

L'autobus ne ressemble pas à celui de La Réunion – il sent le plastique et le neuf ! La banlieue non plus, avec ses barres grises et sales, ses terrains vagues boueux, à l'horizon bouché de friches, traversé par des visages d'hommes pâles, mangés par la fatigue. Paris n'est plus qu'un mirage, le bus s'échappe sur le ruban monotone de l'autoroute.

— C'est quand qu'on voit la tour Eiffel ? s'énerve une fille d'une dizaine d'années.

C'est une malbaraise, une descendante de ces familles indiennes arrivées sur l'île au siècle dernier. L'envie prend à Clémence de jouer avec le rideau de jais de ses cheveux.

— Tu habites où ? lui demande-t-elle. Moi, ajoute-t-elle fièrement, dans une case.

— Ben oui, idiotte, s'esclaffe la fille. Comme tout le monde !

La route ? Interminable, comme le vol en avion. Une éternité attachés aux sièges de ce bus qui file à travers plaines et champs. Les plus jeunes se rendorment, petites bêtes repues de kilomètres. Les yeux brillants, Pauline poursuit sa vigie muette, épuisée, mais incapable de dormir. Elle repense au visage de sa mère, allongée sur son lit comme parfois, le teint terreux. L'amour qu'elle ressent alors lui fait mal. Elle l'appelle silencieusement, mais personne ne vient. L'absence est clouée dans son cœur.

Enfin, le bus s'immobilise devant un grand bâtiment de briques à deux étages.

— Regardez, on est chemin des Amoureux, pouffe un garçon plus âgé que les autres. Ça commence bien !

Tout le monde rit, et dans ce rire se faufile le soulagement des enfants. Enfin arrivés ! Où, on ne sait, mais un grand panneau de carton signale « Bienvenue aux Réunionnais ! ». Tout va bien se passer. Première surprise, mais de taille, ce froid qui les transperce au saut du bus. Soucieux de préserver leurs chaussures neuves, certains ont gardé leurs tongs, la majorité est en short. Le vent de novembre

fait frissonner les petits sous leurs vêtements trop légers, s'infiltrant dans les cous, crispant les épaules.

— Ça pince, ici !

— Tu l'as dit !

Mais dans le réfectoire, il y a de la musique, de la lumière, de la nourriture, des friandises, une sorte de fête en leur honneur. Le liquide qui sent mauvais sous la douche – du gel désinfectant – n'altère pas la bonne humeur des gosses, qui improvisent des danses sur les petits matelas disposés partout dans les couloirs.

— Bonjour à tous, les salue la directrice, le lendemain. Vous irez bientôt à l'école et vous ferez la joie de vos parents !

Les enfants sont mis de nouveau en rangs. Pauline dans la colonne de droite, Clémence à gauche. Logique : elles ne peuvent fréquenter la même classe à cause de leur âge. Quand les petits sont dirigés dans une pièce close, à l'écart, Clémence grimace.

— Ne fais pas le bébé, lui glisse sa sœur, je t'attends.

L'attente s'éternise. Pauline tourne en rond en lorgnant l'autre pièce, d'où rien ne filtre. Que se passe-t-il ? Elle a remarqué un étrange ballet : des couples se présentent successivement devant la porte, qui s'ouvre et se referme aussitôt ; ils ressortent dix minutes plus tard, satisfaits ou cérémonieux, avec un enfant, parfois deux, portant les plus jeunes comme un trophée ou tenant d'un air ému la main de ceux qui trottinent à leur côté.

Un mauvais pressentiment l'étreint, se dilue dans l'air sinistre, l'angoisse harponne son cœur. Chaque fois que la porte s'ouvre, la fillette tente d'apercevoir

sa sœur mais ne distingue qu'une forêt de pieds potelés et les chaussures à talon de la directrice.

Au bout d'une heure, Clémence sort enfin du local. Riante, elle se précipite vers Pauline, s'accroche à elle, l'enrobe comme une guirlande humaine. Elle sent encore la vanille, la maison, là-bas. Une main fine se pose soudain sur l'épaule de la petite, celle d'une femme aux yeux bleus noyés.

— On va se dire au revoir, maintenant, invite-t-elle en jetant des yeux inquiets vers la directrice et son mari.

Clémence, tel un petit animal, s'enfouit plus profondément dans le cou de sa sœur. Son menton tremblote, elle claque des dents. De la poitrine de Pauline jaillit un cri :

— Non !

Et elle serre sa sœur contre elle.

— Sois raisonnable, ta sœur sera très bien là-bas, assure la directrice.

— Pas question, elle reste avec moi.

Enchevêtrement de bras, de cheveux, de jambes. Un éducateur tente en vain de séparer les gamines affolées.

— Non, lâchez-moi ! hurle Pauline en se débattant.

Laisser partir Clémence serait renoncer à un morceau d'elle-même, s'arracher le cœur. Elle repousse la dame – qui arrondit la bouche dans un geste d'effroi –, essaie de frapper l'éducateur, mais ses petits membres parviennent à peine à le frôler.

— Pour l'amour de Dieu, Gilles, fais quelque chose ! On ne peut pas les emmener toutes les deux.

Pauline sent qu'on la ceinture, le corps palpitant de sa sœur lâche prise, se détache d'elle, disparaît de son champ de vision, s'estompe déjà comme un fantôme entre les murs de l'établissement. Paniquée, la grande tourne sur elle-même comme une toupie en poussant un cri de bête. L'éducateur la traîne par la robe jusque sous la douche.

— Arrête un peu ton cirque. Ça devrait te calmer.

Une pluie glacée déferle sur ses cheveux, cisaille son dos. Un instant, elle repense aux cyclones martyrisant sa case. Trempée, grelottante, Pauline n'est plus qu'un cri.

— Reviens, Clémence, reviens !

Elle n'entend pas la directrice, désespérée, glisser à l'un des témoins de la scène :

— Que voulez-vous, c'est la règle. Pas de fratrie au même endroit. Je ne fais qu'appliquer la consigne, moi.

En pleine nuit, une bonne sœur suspendue par sa croix à l'aile d'un avion cherche à arracher Clémence par le hublot... Mais Pauline la retient par la jambe. Leur mère s'est invitée dans ce rêve, avec sa respiration fuyante, l'air d'une feuille posée là sur le tapis du ciel, silencieuse, comme souvent. Le réveil l'arrache à cette présence rassurante, sonne comme une mort innommée, engourdissant ses membres, rendant sa tête lourde et confuse. Pauline ne se lève pas, à quoi bon ? Elle attend sa sœur, devient l'absence même.

— Allez, debout, la paresseuse !

Le type de la veille, celui qui l'a douchée de force.